



goud de fest

rues P. Soule et le barroop

rues les "Quatre Castles"

rues de Saint-Denis

entrée du tunnel
goud des comarob

coin de maçonnerie

QG
rues de Saizac
vers le cimetière

coin des pommes

rivière la Dure

sortie du tunnel

entrée du QG

coin de l'étang

rue de la mairie

pont de Saizac

descente de la mort

chez les Belges

chez Maria

rue de l'Algeau

cicerone

coin de l'église

coin de Bezanet

Bezanet

place de la Liberté

rivière Algeau

tracé de maïella

rue de l'Inconnue 1918

coin de xarvén

place de monument aux morts

place de l'église

rue Saint-Jean

fontaine du sud

descente de l'école

cassis de Pradel

école

maisonnelle

place Pradel

rues Saint-Roch

rues la peironie

rue Brun

chez Jean

coin de piston mod

tracé de maïella

rues de la paroisse

passage de cochon percé

fusillade d'Indéanna James

chez Debarce

marché

Bât de Pradel

café du commerce (chez mac)

La lune était là, fidèle, ronde, soumise, un rien désinvolte.

J'étais recroquevillée contre une cheminée crépie qui sentait la suie, le nez dans les nuages, avec une drôle sensation d'ivresse. Comme quand je remplis le lavabo de la salle de bain d'eau froide et que j'y plonge mon visage en restant le plus longtemps possible. A un moment, je m'évapore dans un tourbillon prodigieux, je m'abandonne.

La nuit était profonde, totale, c'était comme si, au bout de ce toit, j'étais au bord du Monde et que je regardais tout ce vide autour. Il était une heure quinze et le village était plongé dans une torpeur délicieuse où seule ma respiration emplissait l'espace. Jean n'était pas au rendez-vous et je pestais. Il avait dû, comme souvent, s'endormir sur sa console où se gourer de coin de rendez-vous. Je lui laissais encore dix minutes avant de m'arracher.

Je regardais les traînées nuageuses prendre forme en se dilatant devant la clarté de la lune. Puis elles fondaient aussi subitement qu'inconcevablement dans un claquement de doigts, une dissipation dans une interaction fugace. De sorte que, les idéo-nimbus qui bourgeonnaient dans une condensation nébuleuse de mon esprit éclatèrent comme des bulles de savon devant le tableau que me dressait le cosmos. La vie n'était plus qu'un souffle tiède et éphémère ; je me sentais bien, le cul calé entre deux rangées de tuiles. Et j'entendais en bas, dans le travers, la rivière se débattre dans sa course folle entraînant dans son grondement la quiétude de la nuit.

Jean approchait avec hésitation. Avec prudence surtout. Sans le voir, je pouvais l'imaginer évoluer les deux mains à plat sur le faîte du toit, un pied sur chaque versant, avançant mètre après mètre avec l'aisance d'un crapaud sur un paquet de clopes. Je me marrais toute seule, et lorsque je me suis redressée d'un coup, il a crié comme une meuf !

– Ah putain ! T'es vraiment trop nul !

– Putain Jude ! Le stress ! J'ai cru que je mourais.

Il était « véner » et dissimulait mal son malaise.

– Qu'est-ce que tu foutais ?

– Je m'étais endormi.

Il s'est installé à côté de moi sans un mot tandis que j'ouvrais mon sac à dos. Il grelottait et c'était tout son corps un peu flasque qui tremblait comme un flamby retourné dans une assiette. Il était livide et ressemblait à un mort vivant. J'ai sorti de mon sac deux cigarettes et lui en ai tendu une que j'ai allumée avec le briquet zippo carotté à mon frangin. Il a tiré une grosse bouffée avant de se détendre et j'ai fait pareil. Au bout de deux-trois lattes, j'avais la tête qui tournait grave. Je l'observais du coin de l'œil, amusée par son regard dans le vide, ses yeux globuleux qui restaient figés ou qui fixaient le bout incandescent de sa cigarette, je ne savais dire. Pas de doute, il était paumé.

– T'as bûché les verbes irréguliers, me demanda-t-il en recrachant la fumée de sa cigarette dans un spasme ?

– Non, mentis-je froidement.

Je les connaissais pas tous mais j'avais quand même bûché un max. L'anglais ça me plaît parce que ma mère m'a toujours dit « Si tu veux voyager, faut parler anglais, nous autres on est trop cons, même le français on le parle pas bien. »

Je me suis levée et lui ai proposé de me suivre.

– On bouge ?

Délicatement, j'ai gagné le faîte du toit pour le longer jusqu'à la prochaine maison en surplomb, Jean me suivait avec

difficulté et lorsque je me suis hissée sur la rive, il soufflait déjà comme un taureau. Il faut dire qu'il fait plus de soixante kilos et qu'il a plus la silhouette d'un phacochère malhabile et disgracieux que d'une panthère comme moi, qui, avec mes trente-cinq kilos, glisse sur les toits comme une étoile filante.

La nuit, je suis comme un chat noir, je suis un souffle imperceptible, on ne m'entend pas, on ne me voit pas, on ne me soupçonne pas. Tout habillée de noir pareil à mes yeux et mes cheveux, je suis la nuit. J'y puise mon énergie, j'y cultive ma différence dans des fantasmes d'autre part.

En quelques mouvements fluides, j'étais sur le toit voisin du coin du pigeon mort – le coin du pigeon mort, c'est un de nos repaires – on l'a appelé comme ça parce que la première fois qu'on est montés là, il y avait contre le mur un pigeon mort tout plein d'asticots, c'était dégoûtant.

Des repaires on en a partout et on explore, tour à tour, chaque mètre carré de toit, chaque corniche, chaque bout de rempart accessible, qui sont autant de refuges que de postes d'observation ou, plus vulgairement, juste des coins peinarde pour se fumer une clope à l'abri des regards. Quant à ceux qui sont moins accessibles, ils le deviennent par la force des choses. Notre territoire s'étend d'un bout à l'autre du village et se compose pour l'heure du coin du pigeon mort, de la tour de l'Espérou, du toit de Jean – le premier, du coin du Titanic parce qu'il fait comme la proue d'un bateau entre deux rues, des toits du ravin, du coin du marronnier, du coin des panneaux solaires, du passage du funambule, puis il y a, le coin de la descente de la mort, le coin du saut de la mort, le coin de l'église, le coin de Brunet, la forteresse sud, la descente de l'école, le toit du Pradel.

Après il y a les autres coins, autour du village, dans la campagne environnante qui s'étend jusqu'aux limites de notre regard. Il y a, par exemple, le coin du pied dans l'eau – c'est un endroit sur la rivière où j'ai foutu un jour le pied dans l'eau

jusqu'au genou ! Ensuite, le coin de l'escalade parce qu'on y escalade les parois qui tombent à pic dans le travers. Le coin de la grosse couleuvre, celui du chêne par terre, des pignons, des chasseurs, de la colline aux Orques, le coin du grand huit, celui de la roue crevée, le coin des escargots, de la falaise plongeante, la passerelle d'Indiana Jones, le coin des asperges, celui des pins, et cætera. Sans parler des lieux-dits qu'on connaît tous par cœur grâce au père à Jean. Son père, il est chasseur et alors Jean, y connaît tous les bons coins. Ça nous fait un paquet de repaires. Avec Jean, on est des pros de la survie, personne ne peut nous trouver si on se planque. Pour s'entraîner on joue à aller d'un coin à un autre, en plein jour sans que personne nous voie. Ça fait très peur même si on ne risque rien.

Du coin du pigeon mort, j'avais décidé d'aller au coin du Pradel pour parfaire notre collection de flèches tout en surveillant les allées et venues des voitures. Il fallait rester vigilant même si à cette heure, il n'y avait guère plus de chance de croiser âme qui vive que de perdre aux échecs contre une poule. Jean avait suivi mes consignes et portait sur son dos nos deux arcs. Il était chaud pour me suivre dans cette direction et espérait voir la fille de l'instituteur déambuler dans sa chambre à poil comme elle avait l'habitude de le faire – à chacun ses motivations...

Il nous fallait passer le passage du cochon pendu. Le principe était de traverser une ruelle de trois mètres de large suspendus aux câbles électriques tendus entre les deux maisons. A six mètres de hauteur, c'est périlleux mais à cet endroit là, on n'a pas le choix.

Pour ça il faut descendre jusqu'à l'angle surplombant la rue, se suspendre dans le vide le long de la gouttière pour agripper notre passerelle de survie, traverser, puis accéder au toit d'en face plus haut en s'accrochant aux câbles. Exercice qui était, du reste, aussi aisé que de jouer au bilboquet de la main gauche et dans le noir.

Pour franchir ce passage, on a deux méthodes, la première

que nous utilisons est celle du cochon pendu. Elle consiste à se pendre par les bras et croiser les jambes autour du câble, le corps dans le vide, et progresser ainsi jusqu'à l'autre bout. La deuxième, que j'ai vue à la télé dans un film, c'est d'être à cheval sur le câble, une jambe repliée sur le filin, l'autre dans le vide pour garder l'équilibre. C'est beaucoup plus class mais beaucoup moins sûr et c'est pas ma préférée.

Après, il nous a suffi de passer de toit en toit jusqu'à la mairie pour nous y hisser à l'aide de la cheminée. Jean suivait sans rechigner en faisant parfois glisser une ou deux tuiles par mégarde. Moi, je volais. Avec mes baskets montantes, une main sur le toit, je filais comme un bateau sur l'eau. J'étais dans mon élément.

On est arrivés près de l'école et Jean s'est précipité en se jetant à plat ventre au bord de la rive, puis, il s'est retourné lentement et laborieusement à la manière d'un morse auquel on aurait filé un coup de pied au cul à peine perceptible. A sa mine dépitée, j'ai compris que les fenêtres de l'édifice étaient éteintes et qu'il ne pourrait pas se rincer l'œil ce soir. Il devrait, pour sa gymnastique du soir, se satisfaire de sa mémoire qui, bien que n'excédant pas un demi Go, était pourvue, j'en étais convaincue, d'un catalogue de filles ostensiblement dévêtues et dotées d'une concupiscence à faire pâlir un vieux célibataire. L'homme étant ce qu'il est, je le laissai à sa déception avec un rien de dédain – on ne peut pas lutter contre la nature – pour me dresser au bord du vide comme un capitaine à la proue de son navire. Il nous fallait maintenant faire la descente de l'école pour pouvoir remonter de l'autre côté de la cour. Je savais que Jean n'aimait pas cette descente mais il était indubitable qu'il avait besoin de s'endurcir. La hauteur oscillait entre six et dix mètres – quinze selon Jean – mais on l'avait déjà fait, enfin une fois.

– T'es prêt ?